

Du "Libertaire" au "Monde Libertaire"

HISTOIRE DU JOURNAL DE L'ORGANISATION DES ANARCHISTES

par Maurice JOYEUX.

Première partie:

LA NAISSANCE D'UN JOURNAL: «LE LIBERTAIRE» AMÉRICAIN (1858-1861)

«Ainsi, le Barbe-Bleue impérial touche aux moments suprêmes; ânes, mes bourgeois, ne voyez-vous rien venir ? Vous ne voyez que la dictature ou les Orléans ? Eh bien moi, je vois deux cavaliers, le Génie de l'avenir et la Némésis de la Misère, et, plus loin, la Révolution sociale qui flamboie et l'arbre de la liberté qui verdoie».

Joseph Déjacque, Le Libertaire, New-York, 9 juin 1859.

Sous une forme qui a souvent varié, *Le Libertaire* est un des plus vieux titres de la presse de langue française.

Au cours de ces cent cinquante dernières années, chacune des nuances de la pensée socialiste révolutionnaire a été représentée en son temps par un journal dont le titre, dans sa continuité, a subi les aléas que lui imposèrent ses démêlés avec la justice, ses difficultés économiques, ou simplement les influences internes qui se disputaient sa direction. *Le Libertaire*, pas plus que d'autres titres, n'échappera à ces vicissitudes qui furent le lot de la presse depuis que Théophraste Renaudot lança, en 1631, la première feuille politique qu'il appela *La Gazette*. Ainsi, *Le Peuple* de Proudhon sera, au hasard des événements politiques, *Le Représentant du Peuple* ou *La Voix du Peuple* comme *Le Libertaire* deviendra de nos jours *Le Monde libertaire*. Mais le lecteur ne s'y trompera pas! Il sait bien qu'il s'agit toujours du même journal, dont les mots «*Peuple*» ou «*Libertaire*» assurent la pérennité, et que cette «gymnastique» littéraire que subit le titre a simplement pour objet d'échapper au pouvoir, toujours prêt à frapper la presse ouvrière au gousset!

Le premier *Libertaire* fut créé par Joseph Déjacque, écrivain et journaliste anarchiste du milieu du siècle dernier, réfugié aux Amériques à la suite du coup d'Etat de Napoléon le Petit, le 2 décembre 1851. Dans un article, Pierre Leroux, un socialiste chrétien qui l'a bien connu, dit plaisamment: «*C'est Déjacque, un prolétaire, qui écrivit à New-York une feuille dont le titre néologisme, inventé par lui, exprime bien sa pensée: Le Libertaire*». Joseph Déjacque nous a laissé une suite de textes étonnants, non seulement par la profondeur de la réflexion, mais aussi par la qualité de l'écriture qui n'a rien à envier à celle de Proudhon dont il fut l'ami et le critique sans complaisance.

Le premier numéro du *Libertaire* parut le 9 juin 1858 à New-York. Le journal sortira irrégulièrement pendant trois ans. Son dernier numéro, le numéro 27, est de février 1861. Pendant sa courte existence, en dehors d'analyses sur la situation en France, de potins de l'exil, d'une vigoureuse polémique sur le communisme de Cabet, le journal prendra parti contre l'esclavage des Noirs, problème qui agite l'Amérique

avant la guerre de Sécession. On a dit que *Le Libertaire* fut créé par Joseph Déjacque pour y publier en feuilleton son principal ouvrage, *L'Humanisphère*, merveilleux pamphlet comme on ne doit plus en écrire de nos jours, dans lequel le militant anarchiste trace à grands traits les contours d'une société libertaire. C'est, à ma connaissance, dans un raccourci saisissant et moins délayé que l'œuvre de Proudhon - dans laquelle le meilleur voisine avec le pire - la première ébauche solide d'une société sans classe, sans autorité et sans Etat (1)!

Deuxième partie:

«LE LIBERTAIRE» AVANT LE PREMIÈRE GUERRE MONDIALE (1895-1914)

« Les syndicats ouvriers, cela n'est pas contestable, sont et seront, à mon avis, les embryons de la société future. Une telle affirmation, ici faite, semble osée si on se reporte quelques années en arrière. Il était à la mode, en ce temps, dans les milieux anarchistes, ou de tendance telle, de dénigrer les groupements syndicaux, les associations économiques ouvrières, sentines électorales, pépinières à candidats disaient pontificalement quelques-uns qu'écoutait, bouche-bée, la grande masse des compagnons qui, panurgiquement, suivait les contempteurs des organisations ouvrières... »

Anarchistes et syndicalistes, Louis Grandidier, Le libertaire, 5/12 novembre 1899.

C'est le 16 novembre 1895 que Sébastien Faure publie le premier numéro du *Libertaire*, en France cette fois-ci! Le journal prend la suite des deux hebdomadaires anarchistes: *La Révolte* de Jean Grave et *Le Père Peinard* d'Emile Pouget, qui viennent d'avoir des ennuis avec la justice. Il n'est pas sans intérêt de noter qu'à la même époque, Jean Grave, qui ne désarme pas, lance *Les Temps nouveaux* destiné à remplacer *La Révolte* et dont l'audience va devenir considérable dans les milieux littéraires.

A sa parution, *Le Libertaire* de Sébastien Faure — qui n'a pas encore élaboré sa théorie de la synthèse anarchiste - va être un journal de tendance individualiste. Au près de celui de Sébastien Faure, on trouve les noms d'Emile Girault, d'Henri Dhorr, de Paraf-Javal. Il faudra attendre la création de *L'Anarchie* en 1905, où se retrouveront Libertad, Lorulot, Mauricius, Armand, etc., pour que dans les pages du *Libertaire*, devenu l'organe du mouvement anarchiste, soient à peu près reflétées sur un pied plus ou moins égalitaire toutes les tendances de l'anarchie.

Ce *Libertaire* première manière est violemment antisindicaliste, et Paraf-Javal écrira dans un numéro d'avril 1904 ce commentaire édifiant: *«Qu'est-ce que le syndicalisme? C'est un groupement dans lequel les abrutis se classent par métier pour essayer de rendre moins intolérables les rapports entre les patrons et les ouvriers. De deux choses l'une: ou bien ils ne réussissent pas et alors la besogne syndicale est inutile, ou bien ils réussissent et alors le syndicat est nuisible car un groupe d'hommes aura rendu sa situation moins intolérable et aura, par la suite, fait durer la situation actuelle!»*.

Il est certain, compte-tenu des outrances du temps, que Paraf-Javal posait un problème qui a fait et fera encore couler beaucoup d'encre dans les milieux anarchistes, et pas seulement parmi eux. En effet, c'est à partir de jugements de cette nature que Lénine et ses amis ont mis le syndicalisme dans des fers, de façon à ce qu'il ne soit plus que l'organisation de masse des Partis communistes. Mais une telle attitude ne ralliera pas tous les militants libertaires, comme le démontre le texte placé en exergue de ce chapitre, et l'anarcho-syndicalisme qui va se développer dans le pays trouvera bientôt sa place dans le journal.

Mais ce qui fut la grande affaire de ce *Libertaire* de Sébastien Faure fut sûrement l'affaire Dreyfus! A vrai dire, lorsqu'elle éclata en 1894, elle fut loin de passionner les milieux ouvriers, et Pouget écrivait dans *Le Père Peinard* à propos de l'arrestation de Dreyfus: *«... Qu'il soit innocent ou coupable, je m'en tamponne le coquillard, j'ai beau le reluquer sous toutes ses coutures, je ne retrouve en lui que l'officier. Et, Nom de Dieu, je ne perds pas de vue que s'il était arrivé un coup de chambard à l'époque où le capitaine Dreyfus se pavanait, chamarré de galons, il aurait paradé dans le clan des fusilleurs»*.

(1) Pour ce *Libertaire* de la préhistoire du mouvement ouvrier, consulter, en dehors des numéros conservés par l'Institut international d'histoire sociale à Amsterdam, *A bas les chefs* de Joseph Déjacque aux éditions Champ libre, ouvrage qui contient, avec de nombreuses notes, les principaux textes de Joseph Déjacque.

Cette opinion est répandue dans les milieux ouvriers et pas seulement chez les anarchistes qui comptent des centaines de militants dans les bagnes militaires. Dans un premier temps, *Le Libertaire* gardera le silence et lorsque, en 1897, la dimension que prit la campagne en faveur de la révision obligera le journal à rompre le silence, Sébastien Faure écrira: «*La personnalité de Dreyfus m'est indifférente. Comme officier, il appartient à cette caste d'individus qui comman-deraient le feu contre moi et mes amis si demain la révolte s'affirmait*». Sébastien Faure a certainement raison, pourtant, petit à petit, *Le Libertaire* va sortir de sa réserve, car la condamnation de Dreyfus dépasse ce personnage falot pour devenir un problème de droits de l'homme. *Le Libertaire* va alors organiser un meeting pour protester contre le huis-clos du procès. Au près de Sébastien Faure et de Louise Michel, le militant anarcho-syndicaliste Tortelier dit tout haut ce que beaucoup d'ouvriers pensent tout bas: «*... Je ne veux pas laisser passer sans déclarer que les anarchistes n'ont qu'à se réjouir de ce que les dirigeants et les galonnés se mangent le nez. Tant mieux, tant mieux, Dreyfus et Esterhazy, je m'en fous*».

Cependant, Sébastien Faure a bien vu le profit que la propagande anarchiste peut tirer des affrontements de la classe dirigeante qui se déchire! *Le Libertaire* du 4 septembre 1898 paraît avec ce titre: «*Dreyfus est innocent*», et Sébastien Faure écrit dans son journal: «*Je jeterai dans la mêlée mes ardeurs et mes colères, mes revendications et mes haines*». Et il va tenir parole! *Le Libertaire* va devenir le journal de la révision, même si Emile Pouget écrit dans *Le Père Peinard* d'un ton désabusé: «*On boucane bougrement autour de Dreyfus, des chiés types chialent sur son sort parce qu'il est riche! Tandis que peu, bien peu, s'apitoient sur les misères qu'endurent les innocents à qui on vient de refuser l'amnistie*». Opinion qui est bien près d'être partagée par Guesde et ses amis socialistes.

Curieusement, *Le Libertaire* va être la victime de ce mouvement irrésistible qui pousse les travailleurs à arracher le capitaine Dreyfus de l'Île-du-Diable. En février 1899, Sébastien Faure abandonne *Le Libertaire* hebdomadaire pour lancer un quotidien: *Le Journal du Peuple*, qui va réunir les plus brillantes signatures des intellectuels qui, de près ou de loin, se réclament de la presse libertaire! Attitude qui ne sera pas toujours appréciée dans les couches prolétariennes qui se réclament de l'anarchie. La disparition du *Libertaire* sera de courte durée, six mois au plus, et en novembre 1899, le journal reparait.

Dans le premier numéro de cette nouvelle série, Louis Grandidier défend avec vigueur la participation des anarchistes au mouvement syndical. Cet article marque le tour différent que va prendre *Le Libertaire*. Insensiblement, presque naturellement, il va devenir l'expression des trois grands courants de l'anarchie: l'individualisme, l'anarcho-syndicalisme et le communisme-libertaire. Encore faudra-t-il attendre la fondation d'un nouveau journal: *L'Anarchie*, pour que, les individualistes l'ayant rejoint, les attaques contre le syndicalisme s'estompent. Dans les colonnes du *Libertaire*, une rubrique nouvelle est ouverte: «*Les grèves*», qu'Yvetot, secrétaire de la Fédération des bourses du travail, rédigera. Depuis ce jour, une page du *Libertaire* va être consacrée aux luttes ouvrières et au développement des organisations syndicales. Celles-ci occupent encore de nos jours une place importante dans les feuilles du journal.

Mais l'Anarchie se veut universelle, dans le sens où elle propose aux hommes une société différente qui englobe toutes les activités humaines. Moins tranchant que *Les Temps nouveaux* de Jean Grave, *Le Libertaire* de Sébastien Faure ouvre ses colonnes aux activités multiples des anarchistes. Paul Robin y développera ses conceptions néo-malthusianistes, Madeleine Vernet défendra la limitation des naissances. Le journal va participer au développement des *Universités populaires* tout en préconisant une culture anarchiste à travers la culture populaire, et en dénonçant les dangers de négliger la première au profit de la seconde. Et c'est avec amertume que, dans le premier numéro de janvier 1913, un militant dénonce cette culture qui «*annihile la force de révolte des travailleurs qui viennent assister aux cours*». Ce qui est encore vrai de nos jours.

Les problèmes de l'enseignement sont une des préoccupations constantes du mouvement anarchiste. *Le Libertaire* va être le support naturel de l'expérience tentée à travers *la Ruche* par Sébastien Faure, qu'il définira comme «l'école de demain» face à l'école chrétienne et à l'école laïque, rejoignant ainsi l'expérience similaire de Francisco Ferrer à Barcelone. L'intérêt des anarchistes pour le mouvement coopératif est constant : réminiscence de l'enseignement de Proudhon ou désir d'échapper à l'exploitation

du capital? Les deux, probablement. C'est un anarchiste, Daudé-Bancel, qui va être le théoricien de ce mouvement coopératif qui, dans le nord de la France comme en Belgique, va prendre un développement considérable. Avec prudence, *Le Libertaire* va appuyer ce mouvement pendant quelques années et refléter l'illusion de la coopérative de production qui se voulait un oasis au sein d'une économie capitaliste, erreur qui la conduira à l'impasse et qui est encore celle qui guette l'autogestion placée de nos jours devant le dilemme par des hommes qui n'ont pas encore compris que le socialisme ne peut être que le fruit d'une révolution sociale ayant aboli les classes!

Violamment hostile à l'Etat, *Le Libertaire* sera farouchement antimilitariste. Il donnera une large place au *Congrès contre la Guerre* qui se tiendra à Saint-Etienne en 1905 et que deux de ses rédacteurs: Georges Yvetot et Miguel Almercyda, animeront. Dans ses colonnes, une discussion animée va s'engager entre ceux qui, comme Kropotkine et le docteur Pierrot, sont partisans, sous certaines conditions, de la défense de la démocratie, ceux qui, comme Libertad et Paraf-Javal, sont pour l'insoumission totale, et les anarcho-syndicalistes, comme Yvetot et Pouget, qui préconisent la lutte au sein de l'armée et la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile - ce qui deviendra la position adoptée par le syndicalisme-révolutionnaire, avant d'être celle de Lénine, Trotsky et consorts. L'été 1914, devant la mobilisation générale, l'histoire tranchera et nous retrouverons quelques-uns de ces plus farouches révolutionnaires sur la ligne bleue des Vosges, cédant, il faut bien le constater, à un mouvement d'opinion irrésistible. C'est au cours de ces campagnes contre l'armée que nous verrons apparaître pour la première fois dans les colonnes du journal le nom de Louis Lecoin, qui commence une longue marche qui le conduira, de prison en prison, à la grève de la faim et au statut de l'objection de conscience. Jusqu'à la déclaration de la Première Guerre mondiale, *Le Libertaire* demeurera irréductiblement antimilitariste, et seul Almercyda rejoindra la position de Pierre Kropotkine. Le mouvement anarchiste paiera durement pendant la guerre sa fidélité à ses idées et il fournira le gros de ceux qui seront fusillés pour l'exemple ou qui iront pourrir dans les bagnes militaires.

Quelques années avant la Première Guerre mondiale, les illusions se sont envolées. Nous sommes à une époque où le doute sur l'instauration d'une société socialiste libertaire, à la suite d'une révolution violente, gagne les esprits. Ce fléchissement à peine perceptible de la pensée révolutionnaire va conduire un certain nombre de militants anarchistes vers les «milieux libre» et vers l'«illégalisme» qui, parfois, se confondent. *Le Libertaire* suivra ce mouvement d'opinions avec beaucoup de prudence. Un de ses rédacteurs aura un jugement sévère sur les «milieux libres» à la suite de la disparition de la colonie libertaire *l'Essai*. Il écrira, dans le numéro d'avril 1909: «Après cinq années d'efforts, de ridicules privations, d'imbéciles froissements, cette tentative vient de s'effondrer lamentablement... Peut-être eût-il mieux valu qu'elle ne fût jamais». Paroles pleines de bon sens, qui n'empêcheront pas, de nos jours, toute une jeunesse issue des journées de juin 1968 de se livrer à nouveau, malgré nos mises en garde, à de telles âneries!

A propos de l'«illégalisme», *Le Libertaire* sera plus nuancé. Le commentaire qui paraîtra dans les colonnes du journal s'appliquera plus à commenter qu'à justifier, même si Lephay avait, dans le numéro de mai 1896, présenté Emile Henry comme un «précurseur». Parlant de Jacob, apôtre de la reprise individuelle qui conduira quelques-uns des nôtres en prison, Georges Pioch écrit qu'«il est un beau spécimen de virilité, de raison libre, et, relativement au meilleur monde que nous élaborons, une leçon d'apôtre catégorique opérant dans l'immédiate réalité».

L'odyssée des «bandits tragiques» va également placer les rédacteurs du journal dans une position difficile. Il faut dire que c'est dans les colonnes de *L'Anarchie* qu'ils trouveront leurs plus chauds défenseurs, sous la plume de Lorulot, Armand, Mauricius. Jean Grave, dans *Les Temps nouveaux*, prend violemment à partie Bonnot et ses amis: «De tels actes n'ont rien d'anarchistes, ce sont des actes purement et simplement bourgeois...». *Le Libertaire* se montrera moins catégorique, tout en refusant d'approuver, car «de tels actes ne constituent pas un facteur d'affranchissement social...», déclare Pierre Martin dont le titre de l'article: «Héroïsme illégal et banditisme légal» souligne bien l'ambiguïté du journal devant ce problème brûlant, ce qui ne l'empêche pas de reconnaître du courage à Bonnot et à ses compagnons.

Pendant ces vingt années qui précèdent la Première Guerre mondiale, *Le Libertaire* ne sera jamais

le journal d'une organisation. Fondé par Sébastien Faure - qui le fera vivre avec les bénéfices que le grand orateur retire de ses tournées de conférences - il deviendra insensiblement le journal d'une équipe qui a vocation de présenter tous les groupes anarchistes qui se font et se défont à une cadence vertigineuse. Même lorsque, vers 1912, il aura puissamment œuvré pour que se constitue une première organisation anarchiste avec un semblant de structure (la Fédération révolutionnaire communiste), il faut voir quel luxe de précautions prennent Pierre Martin et A. Dauthuille pour parler des militants de cette organisation, «*nos amis de la F.R.C.*», de manière à ne pas donner à penser que le journal puisse être devenu celui d'une organisation.

Naturellement, la tolérance de ce *Libertaire* première manière pour tous les courants de la pensée anarchiste ne l'empêchera pas de se laisser entraîner à des polémiques vigoureuses avec *Les Temps nouveaux* de Jean Grave et surtout avec *La Guerre sociale* d'Hervé! Au cours des années, le syndicalisme a pris de plus en plus de place dans les colonnes du journal et le tout s'en ressent. On peut ainsi lire sous la plume de Pamphile, qui n'est autre que Vergeat - un brillant syndicaliste du bâtiment qui disparaîtra tragiquement avec Lefebvre et Lepetit en revenant d'une délégation en Russie en 1921 -, ce texte contre les individualistes. Il donne bien le ton du *Libertaire* de cette époque: «... *la gangrène d'un individualisme imbécile, étroit, plus vil que le conservatisme bourgeois parce que plus hypocrite et qui tuerait l'idée anarchiste si l'idée pouvait mourir, les autres organes de Paris étant tombés, les uns dans le militarisme le plus dangereux, sans parler de son étatisme, les autres dans la crapule antisémite*». Bien sûr, le militant révolutionnaire n'est pas tendre avec *Les Temps nouveaux* et *La Guerre sociale*, mais il s'agit d'un article que j'aurai volontiers signé des deux mains.

On retrouve dans les pages du *Libertaire* - qui ne sacrifiera pas à ce «vice impuni» qu'est la littérature et qui est le péché mignon des *Temps nouveaux*, le journal de Jean Grave - la signature de tous les militants de renom de l'anarchisme et de l'anarcho-syndicalisme du début de ce siècle tourmenté. Cependant, il reste un journal de militants. Sa dernière page est remplie de communiqués de groupes, d'annonces publicitaires destinées à faire vendre la littérature anarchiste. On y retrouve également l'inévitable appel aux souscriptions, qui permettent au journal de vivre, ce qui fera dire plaisamment à l'abbé Violette, au cours d'un débat public avec André Lorulot qu'«*il existe un point commun entre l'Eglise et les organisations anarchistes, c'est que toutes deux vivent de la quête*».

Le journal reflète l'aspect de la presse de cette époque. Il est sobre, gris, compact. La technique de la presse n'a pas encore sacrifié aux titres flamboyants. Il est difficile de connaître son tirage exact. Entre cinq cents et mille abonnés probablement. Souscrivent, par les membres des groupes constitués, l'inévitable cohorte des professionnels de la lecture et les intellectuels intéressés par les idées libertaires. Le tirage dut rarement dépasser les cinq mille exemplaires vendus à la criée dans la rue ou au cours des innombrables réunions et manifestations organisées par les groupes. On peut penser que, comme de nos jours, *Le Libertaire* est lu par de nombreux responsables syndicaux, en professionnels des problèmes sociaux. Certains, d'ailleurs, y collaborent occasionnellement.

C'est naturellement la première page qui donne le ton au numéro du journal lorsque l'événement l'impose. La première page de *L'Aurore*, barrée par le «*J'accuse*» de Zola, définit bien ce que fut l'esthétique de la presse de l'époque devant la nouvelle à sensation. *Le Libertaire* ne dérogera pas à cet aspect dans ses premières pages destinées à frapper l'imagination, encore que ce fût la qualité de ses signatures plus que la recherche de la présentation qui signale l'importance du papier au lecteur. En bref, *Le Libertaire*, compte-tenu de ses moyens, est un journal «classique» pour son époque. Comment pouvait-il en être autrement, les travailleurs des imprimeries de cette époque ayant déjà une forte coloration libertaire!

Aux collaborateurs déjà signalés, en dehors de Sébastien Faure dont on remarque en passant qu'il se contentera d'un titre sur quatre colonnes pour annoncer le «virage» à propos de Dreyfus, on trouve Fortuné Henry, adepte des «milieux libres», Bordes sur l'illégalisme, Malato sur la révolution, Labrousse sur l'organisation, Guérard, que je connaîtrai lorsque j'adhérerai à l'Union anarchiste, après la Première Guerre mondiale, Pierre Martin, qui sera l'âme du journal, Dauthuille, Janvion, ainsi que tous les syndicalistes de renom depuis Pouget, Vergeat, Lepetit, et quelques hommes de lettres, collaborateurs occasionnels: Augustin Hamon, Victor Méric, Georges Pioch, Laurent Tailhade, Han Ryner. Mais plus que les noms qu'on y trouve, ce sont ceux qui sont absents qui soulignent le véritable caractère du

journal anarchiste qui se veut pluraliste, ce qui parfois déplaît dans nos milieux. Il faut souligner cependant que dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale, la tendance anarcho-syndicaliste gagne du terrain dans ses colonnes!

La déclaration de guerre va sonner le glas du journal de Sébastien Faure. La jeune organisation anarchiste disparaît, noyée dans la tourmente; quelques anarchistes comme Martin, Lecoin et Ruff sauveront l'honneur, et d'autres, dont il est inutile de rappeler les noms, plongeront dans un néo-malthusianisme délirant. La plupart, le dos courbé, suivront le cortège. Ceux qui refuseront de marcher dans les clous finiront au bagne ou devant les pelotons d'exécution. Une page est tournée. Le journal est obligé de se taire. Pour un temps, sans plus! Dès 1919, *Le Libertaire*, l'incroyable *Libertaire*, va reparaître avec une nouvelle génération de rédacteurs et de lecteurs endurcis dans les tranchées et les prisons, et ils vont inscrire un nouveau chapitre au journal des anarchistes: *Le Libertaire IV (2)*.

Troisième partie:

«LE LIBERTAIRE» ENTRE LES DEUX GUERRES MONDIALES (1919-1939)

« Mais tant que nous subirons la honte que nous subissons, tant que la classe ouvrière organisée de ce pays subira la honte qu'elle subit, c'est-à-dire que tant qu'à la tête de la C.G.T. il y aura les hommes qui ont, depuis sept ans, le passé de reniement que nous connaissons, il n'y a pas de possibilité de s'entendre sur une orientation syndicale possible. Et le premier geste à faire, notre premier geste, camarades délégués dans ce congrès, c'est de nettoyer les écuries d'Augias et de vomir les gens qui, depuis 1914, ont manqué à toutes les motions passées des congrès précédents».

Louis Lecoin. Intervention au congrès confédéral de Lille, septembre 1921.

Le Libertaire, septembre 1921.

1919. Pierre Martin a disparu, Louis Lecoin va prendre sa place pour animer *Le Libertaire* qui reparaît. De nouvelles signatures vont s'ajouter à celles qui ont survécu au carnage et à la désagrégation des consciences jetées dans ce pourrissoir qu'est l'état de guerre. Sébastien Faure essaiera bien, pendant cette période tragique, de faire paraître un journal: *Ce qu'il faut dire*, qui devra rapidement se saborder devant les menaces du pouvoir. Les anarcho-syndicalistes crieront avec les militants qui iront à Zimmerwald pour essayer d'arrêter la guerre: *«Cette guerre n'est pas notre guerre»*. Efforts infructueux, mais qui sauveront l'honneur du mouvement ouvrier. Les anarchistes, cependant, ne désarment pas. Ils feront paraître le 15 juin 1917 un numéro clandestin du *Libertaire*, ce qui vaudra à Lepetit, à Barbé, à Content, à Ruff et à Le Meillour des peines de prison importantes.

C'est le 26 janvier 1919 que paraît le premier numéro du *Libertaire* de l'après-guerre. Dans ce premier numéro, les anarchistes rejettent ceux d'entre eux qui, avec Jean Grave, Pierrot, Malato et quelques autres, ont participé à l'effort de guerre au côté des démocraties. Ils le font d'ailleurs avec dédain. L'éditorial du numéro 1 du journal déclare: *«Si nous avons un sujet à méditer, ce n'est pas sur la fragilité de nos doctrines, de notre idéal, mais bien sur le manque de conscience, sur la lâcheté, sur l'aberration dont firent preuve certains individus qui ne peuvent, à eux seuls, personnifier l'Anarchie»*. Loréal et Le Meillour, dans une série d'articles, vont dénoncer les «revenants», les «cadavres putréfiés». Querelle qui ne sera jamais close, et Pierrot, dans *Plus loin*, posera un problème qui n'est pas encore résolu dans nos milieux: *«Si la participation à la guerre vide les principes pacifistes et antimilitaristes, la non-résistance aux armées d'invasion constitue une violation non moins grande du principe primordial de la résistance à l'oppression, un abandon au moins aussi grand de l'esprit de révolte»*. Question à laquelle j'essaierai pour ma part de répondre avec quelques amis pendant la Seconde Guerre mondiale et que je définirai dans *La Rue* du troisième trimestre 1971, à l'occasion de la mort de Louis Lecoin:

(2) Pour l'histoire du *Libertaire* de cette période, consulter, en dehors de la collection du journal de la Bibliothèque nationale, le premier tome de l'ouvrage de Jean Maitron: *Le Mouvement anarchiste en France, des origines à 1914*.

«Nous refusons d'assumer les convulsions qui déclenchaient les guerres. Notre premier adversaire, c'était d'abord l'Etat et le capitalisme français qui nous mettaient en prison, c'était Vichy qui nous y maintenait, c'était le gendarme démocrate qui nous y conduisait, le soldat allemand ou américain qui voulait nous y maintenir. Dans de telles époques, la grande politique n'est plus de saison. L'adversaire, lorsqu'on ne veut pas faire la guerre et lutter contre l'oppression, il n'est pas besoin de sortir de l'X pour le définir; le militant agit, c'est-à-dire dénonce l'oppression, et alors l'adversaire qui veut l'empoigner se démasque et la lutte s'impose. C'est une position dissemblable de celle de Lecoq. Elle n'est pas moins anarchiste que la sienne. Ce fut la nôtre, à nous qui refuserons toujours de faire une différence entre la servitude et la guerre».

Le Libertaire est reparti, il va prendre une part active aux mouvements sociaux qui secouent la société capitaliste de l'époque. Mais la grande affaire qui perturbe la bourgeoisie européenne, c'est la Révolution russe. Les anarchistes, dès 1917, ont manifesté de la sympathie pour la Révolution russe. *Le Libertaire* va d'abord, dans ses premiers numéros, proclamer que, malgré ses lacunes, «la Révolution russe est un fait considérable», et Lepetit écrira dans le numéro de janvier 1921: «Un progrès immense est accompli sous le rapport moral, ce qui nous fait aimer quand même la Révolution russe malgré toutes ses erreurs».

De nombreux anarchistes se rendent à Moscou aux congrès de l'Internationale politique ou syndicale. Ils rentrent désabusés. On peut dater la rupture de *Le Libertaire* avec les communistes russes et ses représentants en France avec la disparition inexplicable de Lepetit, de Lefebvre et de Vergeat lors de leur retour de Russie et en route pour la France pour participer au congrès confédéral de la C.G.T. où ils devaient rendre compte de leur délégation. Un livre excellent de Mauricius, également délégué à Moscou et qui raconte ses mésaventures, rompra le charme. La révolte de Cronstadt finira de déchirer le voile. Dans le numéro du journal de novembre 1921, Gaston Leval, qui lui aussi rentre de Moscou, est particulièrement sévère avec les bolcheviks: «... On a fait des syndicats des instruments au service du parti, on a empêché leur évolution normale, leur éducation, leur adaptation logique aux besoins de la révolution; par la violence, la prison, la déportation, l'annulation des élections et beaucoup d'autres procédés du même genre, l'accomplissement de leur mission a été rendu impossible».

La désillusion des rédacteurs de *Le Libertaire* est d'autant plus profonde qu'en France les anarchistes ont engagé la lutte contre les réformistes, mais également contre les communistes pour la conquête de la C.G.T.

Au lendemain de la guerre, la lutte des tendances va reprendre au sein de la C.G.T. entre les réformistes et les révolutionnaires que la conversion de quelques-uns de ces derniers au bolchévisme va encore compliquer. *Le Libertaire*, naturellement, va participer à tous les efforts tentés par les anarcho-syndicalistes pour conquérir l'appareil confédéral. Le point culminant sera le Congrès de Lille de 1921, qui verra la scission entre les deux grands courants du mouvement ouvrier. Cependant, les militants de l'Union anarchiste - qui vient d'être constituée et dont *Le Libertaire* est devenu le moyen d'expression - marqueront leur distance entre eux et l'anarcho-syndicalisme inspiré par Pierre Besnard et qui domine la minorité syndicaliste-révolutionnaire rassemblée dans les *Comités syndicalistes révolutionnaires*, les C.S.R.

Aux yeux des anarchistes, l'anarcho-syndicalisme doit être conforté par l'anarchie, et dans *Le Libertaire* de janvier 1921, Veber écrit: «Que nos amis qui militent dans cette organisation nouvelle, C.S.R., sachent bien que nous applaudirons toujours leurs efforts et qu'ils nous trouveront à leurs côtés pour défendre le syndicalisme. Cela d'autant mieux que nous allons plus loin qu'eux-mêmes puisque nos volontés sont tendues vers l'indépendance des individus», et, dans une controverse avec Monatte, qui ne va pas tarder à rejoindre le Parti communiste, Georges Bastien rappelle que «le mouvement syndical propose aussi bien la défense des revendications immédiates que la révolution sociale».

Les débats du congrès C.G.T. à Lille seront tumultueux et *Le Libertaire* va en donner un compte rendu détaillé non sans mettre en évidence les interventions de Lecoq, de Colomer et de quelques autres, ainsi que, bien entendu, sa version du coup de revolver que Lecoq tira dans les limbes pour rétablir le calme. Il va naturellement informer ses lecteurs des suites de la scission intervenue à Lille, de la constitution de la C.G.T.U. dont Besnard sera le premier secrétaire avant d'être délogé par les communistes. Le journal appuiera tous les efforts des anarcho-syndicalistes pour reconquérir la direc-

tion de la nouvelle centrale syndicale. Ils échoueront. *Le Libertaire* va alors prendre ses distances avec les divers courants de l'anarcho-syndicalisme dont certains sont restés à la C.G.T., dont d'autres iront à la C.G.T.-S.R., alors qu'une minorité, dont je fus, continuera d'appartenir à la C.G.T.U., clivage entre les organisations syndicales auxquelles adhéreront les anarchistes, qu'on retrouve encore de nos jours, et que l'émigration russe à partir de 1930 et la guerre d'Espagne ne feront qu'accentuer.

Mais si la Révolution russe et la lutte pour la conquête de l'organisation syndicale marquent les premières années du *Libertaire*, d'autres problèmes vont trouver leur place à la «une»: le coup de revolver que Cottin tirera sur Clémenceau, celui de Germaine Berton contre Plateau, l'assassinat de Philippe Daudet, entre autres, comme l'affaire Fantomas où des ouvriers trouvèrent la mort dans une bataille entre communistes et anarchistes. Pourtant, aucun de ces faits divers n'obtint autant de place dans les colonnes du journal que le problème de l'organisation.

Avant la guerre, *Le Libertaire* avait été le journal d'un homme, puis d'un groupe, et à la fin de la guerre il va encore, pour un moment, être l'émanation de quelques militants: Content, Lecoin, Le Meillour, Loréal, etc. Après le congrès constitutif de l'*Union anarchiste*, il va devenir, pour la première fois, le journal d'une organisation. Dès le numéro 1 du *Libertaire*, Lecoin avait posé le problème de l'organisation: «*Le parti doit être organisé sur des bases fédéralistes, écrivait-il, laissant la plus complète liberté aux groupes*», et Georges Bastien expliquait dans un numéro de septembre 1921: «*Nous n'obtiendrons notre maximum de rendement au point de vue propagande et action que par l'organisation. Nous ne lutterons avec efficacité contre les partis... que par l'organisation*».

C'est à partir de ce problème de l'organisation tel que le posèrent un certain nombre d'anarchistes russes réfugiés en France avec Archinoff et Makhno que s'ouvrira dans les colonnes du journal une polémique sur la plate-forme. *Le Libertaire*, dans son numéro de fin avril 1932, passera la mise en garde de Novik, secrétaire du *Club progressiste de Chicago*, qui constate: «*Ayant reconnu tous les principes sus-indiqués du bolchévisme, avec toutes les conséquences logiques, Archinoff, de par ce fait, se met hors des rangs du mouvement anarchiste*». Cependant, l'organisation de l'*Union révolutionnaire anarchiste* reste à l'ordre du jour et Bastien dira dans *Le Libertaire* de 1925: «*Ils ont tous peur de voir mutiler leur Moi dans une organisation. C'est pourquoi ils la rejettent d'une façon catégorique et détournée, chicanant sur chaque minuscule détail. Tout leur répugne à l'association régulière*».

Vers les années 30, de nouvelles signatures sont venues enrichir la rédaction du journal, et la bataille entre les «plate-formistes» et les «synthésistes» fait rage: ce sont celles de Lasborde et de Nicolas Faucier, un jeune militant qui jouera un rôle important par la suite et qui écrit dans le numéro de fin décembre 1931: «*Il ne suffit pas de dénoncer la malfaisance du capitalisme à tout venant et de préconiser la révolution comme une panacée, un remède. La lutte révolutionnaire est de tous les jours. En attendant l'heure du grand soir, c'est bribe par bribe que nous devons arracher les améliorations qui porteront le germe des espoirs vers des actions plus fécondes*». Ce qui est encore vrai de nos jours!

On relève également la signature, dans le journal de cette période, d'un militant belge de grande valeur auquel on n'a pas rendu l'hommage que son œuvre méritait! Il s'appelait Ernestan et il écrivit: «*L'anarchisme ne remplira son rôle social que nous lui reconnaissons, le socialisme libertaire ne sera une réalité que le jour où il sera conçu et exprimé avec la netteté indispensable*».

Enfin, il faut souligner, dans *Le Libertaire* de décembre 1931, que Jean, rendant compte du congrès de la C.G.T.U., dénonce cette petite canaille de Gitton qui, pendant des années, sera l'homme de la préfecture au bureau politique du Parti communiste et qui sera abattu pendant l'Occupation par les clandestins du parti: «*C'est un jeune, Gitton, qui avait la charge d'arracher le masque unitaire de la C.G.T.U. Le seul fait de le voir nommé rapporteur est tout un symbole. C'est le type parfait de la génération neuve de formation exclusivement bolchévique, sans aucune conscience syndicaliste, que Moscou impose à la direction des affaires de la C. G. T. U.*». On ne saurait mieux dire!

Dans l'*Union anarchiste révolutionnaire*, la thèse de l'organisation finira par triompher avec, comme corollaire, les cartes d'adhésion et les timbres de cotisation qui ont tant fait hurler les «purs».

Mais des problèmes plus urgents vont solliciter le journal de l'*Union anarchiste*. Le fascisme, qui a

triomphé en Italie et en Allemagne, pointe son nez en France. Le 6 février, les ligues descendent dans la rue. Il y a des morts. Au Congrès de Paris de 1934, le mouvement se ressoude. Pas pour longtemps d'ailleurs, car le 16 août se crée à Toulouse la *Fédération anarchiste française*. La guerre d'Espagne et le Front populaire vont aggraver les divisions entre les deux organisations dissidentes. De nouveaux militants vont animer le journal à la veille de la Première Guerre mondiale: Anderson, Frémont, Scheck, Ridel!

Le Libertaire, depuis des années, soutenait avec vigueur les campagnes de Louis Lecoin pour la défense des militants ouvriers emprisonnés - campagne pour la libération de Sacco et Vanzetti qui débutera en 1921 et se clôturera avec l'exécution des deux anarchistes par le gouvernement américain. Le journal patronne toutes les manifestations, et, dans le numéro du 4 novembre 1921, son éditorialiste écrit: «*Jusqu'au bout, jusqu'à la libération de Sacco-Vanzetti, les travailleurs français, pour effacer la honte dont la carence de leurs chefs les entâche, poursuivront avec la même conviction, avec la même ardeur et le même courage l'agitation énergique et intense qu'ils ont si bien commencée*». Campagne pour la libération d'Ascaso et de Durruti, des militants espagnols réfugiés en France et emprisonnés.

L'*Union anarchiste*, comme son journal *Le Libertaire*, sera toujours insensible à l'évolution de l'anarchisme en Espagne où l'organisation anarcho-syndicaliste a pris une dimension internationale et compte un million d'adhérents.

La guerre civile en Espagne débute le 17 juillet 1936. Lecoin constitue immédiatement un comité pour l'Espagne libre qui organisera des meetings aux tribunes desquelles défileront des personnages importants de l'époque: Jouhaux, Marceau Pivert et même Cachin. *Le Libertaire* du 8 décembre 1936 précise toutefois: «*Nous avons le devoir de surmonter, au moins pour l'instant, le déplaisir que nous causent certains contacts*». Enfin, le journal va donner la plus large audience à *Solidarité internationale antifasciste*, organisme créé par les Espagnols pour aider le mouvement anarchiste espagnol dans sa lutte sur deux fronts: contre les troupes de Franco et contre les stalinien qui avaient entrepris, avec l'aide de Moscou, de liquider le mouvement révolutionnaire espagnol. Naturellement, la lutte anti-fasciste va poser quelques problèmes au mouvement anarchiste, par nature pacifiste, antimilitariste. *Le Libertaire* écrira, avec la caution de Sébastien Faure: «*Le choc dramatique est devenu fatal entre l'Espagne des palais et des châteaux et celle des taudis et des chaumières, entre l'Espagne des privilégiés et des déshérités, entre la misérable minorité qui est affamée de domination et d'autorité et l'immense multitude qui est assoiffée de révolte et de liberté*».

La solidarité du journal avec la C.N.T. espagnole s'exercera sur tous les plans, même si la politique de la direction de l'organisation oblige les militants à avaler certaines couleuvres. Les membres de l'*Union anarchiste* vont franchir les Pyrénées pour constituer la centurie *Sébastien Faure* et feront taire leurs scrupules par le cri: «*Miliciens, oui! Soldats, jamais!*». L'entrée de quatre ministres anarchistes dans le gouvernement Caballero va soulever quelques remous dans l'*Union anarchiste* et des réserves de militants de la qualité d'André Prudhommeaux et de Voline, dont le journal *L'Espagne antifasciste* exprima les critiques des militants de la F.A.F. Il fallut attendre 1937 pour que Sébastien Faure, à son tour, mette en question dans *Le Libertaire* la politique de la C.N.T. espagnole.

Le Libertaire avait accueilli très froidement la création par Pierre Besnard de la C.G.T.-S.R. Les militants sont pour l'union syndicale, et le journal, en 1936, écrit à propos du Congrès de Toulouse: «*L'esprit syndicaliste l'a emporté*» et préconise la formation de groupes d'usines pour faire pièce aux communistes. *Le Libertaire* saluera l'immense mouvement de grève qui, en 1936, se répand sur tout le pays, même s'il fait des réserves sur le Front populaire, et Faucier rappelle, dans le numéro de juillet 1936, que «*le contrat collectif ne doit pas se borner à régler les rapports entre patrons et ouïriers dans la paix sociale*».

Mais la guerre est là, et la victoire de Franco en Espagne est le prélude à la Seconde Guerre mondiale. Celle-ci laissera les anarchistes désemparés. L'enquête que mène *Le Libertaire* auprès de ses lecteurs dans: «*Précisons notre pacifisme*» révèle le désarroi de notre mouvement, impuissant à arrêter une guerre que la population s'apprête à subir avec résignation. Dans un dernier cri, Maurice Doutreau titre son article: «*Qu'ils y aillent et qu'ils en crèvent!*» C'est effectivement ce que va faire, sous prétexte d'antifascisme, cette génération du Front populaire. Elle est bien loin l'illusion de la grève générale

révolutionnaire. Lecoin et Faucier essaieront de sauver l'honneur en publiant le tract fameux: «*Paix immédiate*». Quelques-uns disparaîtront dans la nature et je fus de ceux-là; d'autres pratiqueront le débrouillage individuel. La plupart, résignés, répondront à l'appel. Le dernier congrès avait donné des consignes: en cas de guerre, les militants doivent sauver leur peau et réaliser une organisation clandestine leur permettant de rester en liaison, même si toute propagande est impossible. De cette façon, ils pourront agir à partir de 1943 dans un regroupement qui préfigurerait ce que sera la *Fédération anarchiste* et son journal *Le Libertaire* à la Libération.

Ce *Libertaire* d'entre-deux-guerres conservera son aspect classique qui fut le sien dès son origine. Les anarchistes sont traditionalistes, y compris dans le lettrage qui forme le titre du journal. Son tirage variera peu, un peu plus d'un millier d'abonnés, un tirage un peu plus fort imposé par sa distribution dans les points de vente du trust Hachette, 15.000 à 20.000 numéros pour une vente de 6.000 à 7.000 exemplaires, avec des pointes les jours de fièvre. Après l'affaire Daudet, le journal sera quelques temps quotidien, pour revenir à cette sage parution hebdomadaire qui lui est traditionnelle. Contrairement à ce qu'on voit de nos jours, l'actualité politique tient peu de place dans ses colonnes, réservées à l'action ouvrière, à la propagande antimilitariste et à la doctrine anarchiste. C'est un journal construit «à l'ancienne», qui n'a pas encore adopté les évolutions de la presse quotidienne. Disons qu'il est austère, journal de militants fait par des militants pour des militants, et qu'on achète plus par devoir que par plaisir. Les articles, longs comme des jours sans pain, sont pourtant bien construits par des autodidactes qui se sont donné une culture solide, qui cultivent pourtant encore le complexe d'élite du mouvement ouvrier. Pour ce texte, je viens de relire d'innombrables numéros de ce journal d'entre les deux guerres mondiales où j'ai appris l'ABC de l'Anarchie, et je suis étonné de la qualité de style et de la réflexion de nos anciens, de leur clairvoyance surtout (3).

Quatrième partie:

DU «LIBERTAIRE» AU «MONDE LIBERTAIRE» APRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE:

«Libertaires nous fûmes, libertaires nous demeurons, libertaires nous entendons demeurer, quoi qu'il advienne. Les ennemis de la liberté, les oppresseurs du peuple se succèdent, notre position doctrinale, elle, demeure inchangeable. Notre activité peut varier dans ses formes, nos principes fondamentaux n'en déplaise à certains doctrinaires trop pressés - sont immuables et ne sont pas à réviser !»

Le Libertaire n° 1, décembre 1944, éditorial.

Le jeudi 21 décembre 1944, *Le Libertaire* reparaît: quatre pages sous un format réduit, avec ce sous-titre: «*Sébastien Faure et Louise Michel: fondateurs*». Il est bi-mensuel et va le rester pendant plus d'une année. Son format est réduit à l'image de la presse de ces temps difficiles. Cependant, même si les caractères du titre sont restés les mêmes, sa présentation est bien différente. Les articles sont courts, le contenu englobe toute l'activité politique, sociale, culturelle de l'époque. C'est, compte-tenu des circonstances, un bon journal. Les hommes et les femmes qui vont l'animer sont mes contemporains. Citons Henri Bouyé, Vincey, Durand, Suzy Chevet, auxquels, sortant de Montluc, je vais bientôt me joindre. Si l'on voulait qualifier ce premier numéro et ceux qui vont suivre, on pourrait dire qu'il s'en dégage un air de puritanisme que l'absence de signatures conforte. Dans ce premier numéro, un éditorial définit bien le projet anarchiste au lendemain de l'Occupation, alors que la guerre n'est pas terminée. On y trouve aussi un article de caractère syndical, un autre sur l'Espagne, un autre encore sur la guerre, et de multiples échos. Sous son vernis moderne, *Le Libertaire* est reparti d'un bon pied. Il va atteindre rapidement le millier d'abonnés. Il sera tiré à 10 000 exemplaires, dont 5 ou 6.000 vont être vendus (ce qui est sa vitesse de croisière) avant de faire beaucoup mieux par la suite.

(3) Lire la collection du *Libertaire* à la Bibliothèque nationale et la première partie du second volume: *Le Mouvement anarchiste en France* de Jean Maitron, éditions Maspéro, auquel il a été fait de nombreux emprunts pour construire ce texte.

Peu à peu, le journal renoue avec son passé, et à l'occasion des élections, dans son numéro d'avril 1945, il titre sur toute la largeur de la page: «*La liberté n'est pas dans les urnes*». Enfin, une note annonce que le journal est dans ses meubles au 145, quai Valmy. Il y restera dix ans. On m'excusera de citer le numéro 4, celui de mai 1945, dans lequel, sortant de prison, paraît mon premier article sous ce titre: «*Vive le Premier Mai de lutte de classes*» et dans lequel, avec un peu de naïveté, j'écris: «*En cette fin de guerre qui ne lui fait pas oublier que le brigandage officiel représenté par le capitalisme et par l'Etat continue, le mouvement anarchiste tient à souligner la signification historique et révolutionnaire du Premier Mai (...). Pour la destruction du capitalisme! Pour la disparition de l'Etat, diviseur du Peuple! A bas toutes les dictatures! Pour la révolution sociale!*». Les mauvaises langues trouveront peut-être que mon style n'a pas beaucoup varié!

Le 1er Mai 1945, avec Suzy Chevet, nous allons vendre ce journal à la criée dans le vieux faubourg Saint-Martin, et nous serons étonnés de la sympathie que nous témoignera cette population qui vient d'être libérée. Parmi les Parisiens qui nous entourent, une figure populaire du *Libertaire* de l'entre-deux-guerres, Louis Loréal - qui pendant l'Occupation prit le mauvais chemin, et il ne sera pas le seul -, aigri, nous expose les raisons de son attitude! Que dire?

Naturellement, lorsque la presse est reparue, nous avons eu quelques difficultés à obtenir les bons donnant droit au papier nécessaire au tirage qui était sérieusement contingenté. Il faudra qu'à la tribune du Parlement, Edouard Herriot auquel nous nous sommes adressés - proclame que «*dans ce pays, la parution du Libertaire est la marque infaillible que la démocratie est rétablie*» pour que les tracasseries administratives cessent.

Mais il faudra attendre la reconstitution de l'organisation, la *Fédération anarchiste* en l'occurrence, pour qu'en avril 46 le journal redevienne hebdomadaire. Un titre au vitriol salue l'événement: «*Quel que soit le moment de scrutin, les élections ne changent rien*». Ce qui s'avéra parfaitement exact! A la fin avril, *Le Libertaire* paraît dans un format normal pour l'époque, et un congrès décide que les articles seront de nouveau signés par leurs auteurs. J'écris dans l'éditorial de notre journal enfin «normalisé»: «*C'est l'action directe révolutionnaire, la grève générale expropriatrice, qui permettra aux travailleurs en révolte de se débarrasser du fardeau d'un régime qui les écrase*».

Après une année d'efforts, et en dehors de ceux dont l'attitude, pendant l'Occupation, avait paru discutable, les diverses tendances de l'anarchie se sont regroupées au sein de la *Fédération anarchiste*, et ce sont les noms de ceux qui sont absents dans les colonnes du journal qui, une fois de plus, dessinent le vrai visage de l'organisation. Parmi les militants qui écrivent, on relève André Prudhommeaux, Marcel Lepoil, Parsol (qui est le pseudonyme de Ridet, alias Mercier, un ancien du *Libertaire* d'entre les deux guerres), Marcel Planche, Bouyé, Lefranc (qui est le pseudonyme de Levai), Armand, Robin. A vrai dire, ces signatures n'éclairent pas beaucoup les chercheurs qui veulent reconstituer l'histoire de notre mouvement. Ce sont des pseudonymes pour la plupart. Pour ma part, et dès cette époque, j'ai toujours condamné cette pratique qu'on veut parfois justifier par la crainte de la police ou du patron. Si j'ai quelquefois signé *Montluc* ou *Vancia* certains de mes articles, c'est pour ne pas faire de «doublons» dans les colonnes d'un journal, où, pendant de nombreuses années, j'ai pratiquement écrit tous les éditoriaux. C'est pour ce *Libertaire* de 1956 que Georges Brassens travaillera comme grouillot, auprès de Lepoil puis de Prudhommeaux qui assureront successivement la mise en page. Je crois, sans en être vraiment sûr, que les bouts d'articles humoristiques signés Charles Brens sont de lui. C'est dans le numéro d'octobre 1946 que j'ai retrouvé ce merveilleux article d'Armand Robin: «*L'assassinat des poètes*».

Au lendemain de la guerre, nous bénéficions, comme les autres organisations qui se réclament sous une forme ou sous une autre du mouvement révolutionnaire, d'un afflux d'adhérents dont tous ne seront pas de la meilleure cuvée. Notre journal se porte bien, avec, naturellement, des hauts et des bas qui se discernent au nombre de pages de l'hebdomadaire. Nous vendrons 15.000 à 20.000 exemplaires pour un tirage de 30.000. Certains de nos numéros spéciaux, comme celui sur l'Espagne, atteindront 50.000 exemplaires. Mais le record sera pulvérisé par le numéro spécial sur la grève Renault de 1947. Nous en tireront 100.000 exemplaires et nous les vendrons! Pendant cette période, nous frôlerons les 2.000 abonnés, le rêve jamais atteint de Georges Vincey, l'administrateur de nos publications. *Le Libertaire*, qui l'eût cru, est devenu un journal agréable à regarder. Il est agrémenté de photos, de dessins humoristiques, de nombreux « cabochons » pour séparer les articles. Sa page artistique est bien fournie,

sa page syndicale est lue dans le monde ouvrier. Nous sommes en période d'euphorie. Cela ne durera pas!

On peut étaler sur cinq ans la marche ascendante de notre journal, ce qui donne la température de la Fédération anarchiste; cinq années où *Le Libertaire* sera présent dans tous les événements qui bousculèrent la vie politique et sociale du pays. L'année 1947 est marquée par la grande grève des cheminots et par la grève sauvage chez Renault. Dans le numéro du 8 mai 1947, l'éditorial proclame: *«Les métallos de la régie Renault sont en grève contre les directions syndicales traîtres. Le comité de grève, organisme sorti spontanément de la lutte, ne doit pas craindre de s'affirmer face aux autorités, sinon les négociations se feront sans tenir compte de son point de vue»*. Et dans le journal du 15 mai, qui est un magnifique numéro sur *la Commune*, je conclus à propos de la grève Renault: *«Après quinze jours de lutte non seulement contre l'Etat, leur patron, mais aussi contre la cinquième colonne cégétiste, alliée de celui-ci, les ouvriers de chez Renault ont repris le travail lundi à l'exception des vaillants des ateliers 6 et 8, cramponnés à la grève dont ils furent les initiateurs... D'ailleurs rien n'est fini»*. C'est la même année que paraîtra, à travers toute la première page, le mot d'ordre souvent repris par la suite: *«Assez de grèves Molotov ! Vive la grève gestionnaire»*.

Cette année, la troisième page littéraire et artistique que dirige avec beaucoup de goût André Prudhommeaux s'enrichira d'une collaboration flatteuse parmi laquelle on relève les noms de Raymond Asso, de Jean-Claude Simon, de Louzon, de Roger Toussenot! C'est également l'époque des meetings fracassants qui remplissent la salle Wagram, la Société des Savants, annoncés en première page du journal en gros caractères.

Même si nous ne retrouvons plus les tirages des premières années d'après la Libération, *Le Libertaire* va poursuivre un parcours, sinon facile, du moins sans à-coups. Il rendra compte de tous les événements en faisant sa manchette sur les plus significatifs, comme la première mainmise sur la Tchécoslovaquie par exemple ou la grande grève des mineurs d'octobre 1948 que je suivrai sur place auprès des militants anarcho-syndicalistes! Je préconiserai dans nos colonnes: *«Pendant cette bataille, il pourrait être extrait du charbon des mines et qui servirait à chauffer gratuitement les grévistes et les travailleurs de la région au cours de l'hiver»*. Ce qui était les prémisses à la grève gestionnaire.

Le Libertaire, dont la vocation pacifiste est bien connue, va naturellement s'intéresser à Garry Davis, ce jeune aviateur américain qui se déclare citoyen du monde. Nous participons à son meeting, au Vel d'Hiv. dont Vancia rend compte dans le journal: *«Les orateurs du Vel d'Hiv. doivent se souvenir, s'ils veulent que l'espoir qui s'est levé ne soit pas déçu, que le pacifisme constructif doit être charpenté par la pensée révolutionnaire»*. L'effet Garry Davis ne sera qu'un feu de paille qu'un meeting organisé par la Fédération anarchiste à la Mutualité clôturera. André Breton y prononcera, dans le bruit et le tumulte, un discours que *Le Libertaire* du 2 octobre 1949 reproduira et où le grand écrivain déclarait: *«Les temps où nous vivons ont au moins ceci de bon que les grandes infortunes et les grands maux qui se sont abattus sur nous et nous menacent sont de ceux qui appellent les grands remèdes»*. Ce qui est encore vrai de nos jours!

C'est cette année-là que nous voyons pour la première fois apparaître dans les colonnes de notre journal les signatures d'hommes qui vont jouer un rôle capital dans le mouvement libertaire: celle d'Aristide Lapeyre au bas d'un article sur l'Eglise, celle de Maurice Fayolle sur les stalinien, celle de Maurice Laisant qui nous rappelle ce que fut Sébastien Faure et qui écrit: *«Soulevé par les périodes de l'incomparable orateur, par sa foi, par sa fougue, par sa violence et par son ironie, je sortis dans un état d'agitation fébrile, interrogeant Paris endormi, attendant follement qu'à cet appel il sortit de son sommeil pour réaliser la grande prédication d'avenir dont je venais de sentir passer le souffle... »*. Je veux encore signaler la page littéraire du journal la présence de Benjamin Péret, le poète surréaliste, et celle de Maurice Lemaitre qui deviendra, auprès d'Isidor Isou, le chantre du lettrisme et qui construira une page du journal pour réclamer le retour de Céline, où figurent, en dehors des communistes, des textes de tous les grands écrivains humanistes de l'époque.

C'est l'année suivante que notre journal va déclencher une campagne soutenue pour la grève gestionnaire, et à partir du premier avril 1950, je signerai une série d'articles théoriques qui nous vaudront un nombreux courrier.

Dans les années cinquante, Le Libertaire a trouvé ses assises naturelles. Il s'inscrit dans ce tirage où la presse libertaire se maintient depuis le début du siècle: 15 à 20.000 exemplaires pour une vente, qui, avec les abonnements, frise les 10.000 exemplaires. L'équipe qui l'anime semble solide. Pourtant, en quelques années, le journal va se dégrader. Ce n'est pas le lieu ici d'analyser les raisons de ce désastre. Il suffit de dire que, aidés par la bêtise humaine, quelques aventuriers vont s'emparer de l'organisation et de son journal, et les conduire à leur disparition. Cependant, celle-ci ne sera que momentanée, et, dès 1954, le journal va reparaître avec son équipe initiale. Seul, pour des raisons administratives et juridiques, le titre sera légèrement modifié. Il s'appellera désormais *Le Monde libertaire*, mais personne ne s'y trompera et, à nouveau, les militants de la *Fédération anarchiste* vont se rassembler autour de lui (4).

Cinquième partie:

«LE MONDE LIBERTAIRE», L'ENFANT NATUREL DU «LIBERTAIRE» (1954-1982)

«Le Monde libertaire paraît! Notre journal est le fruit de l'effort commun consenti par les libertaires de toutes les écoles, unis dans la Fédération anarchiste. Tout naturellement, il prendra la suite du vieux journal de Sébastien Faure et de Louise Michel qui, pendant 50 ans, fut le refuge des hommes libres.

Notre journal sera le journal de tous les libertaires. Mais il accueillera également les hommes épris de progrès aux compétences indiscutables. »

Le Monde libertaire, octobre 1954, n° 1.

En octobre 1954, Le Libertaire reparaît sous un titre que les circonstances nous ont obligé à modifier, car le vieux journal de Sébastien Faure et de Louise Michel, tombé dans des pattes douteuses, est en train d'agoniser. Il sera mensuel et il le restera longtemps. Dans son éditorial signé par la commission de presse, la rédaction «annonce la couleur»: «*Le Monde libertaire sera le journal de tous les anarchistes*», ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, mais il ouvrira ses colonnes à «des hommes épris de progrès». L'ambition de la Fédération anarchiste se dévoile nettement dans ce texte. Il s'agit de faire du *Monde libertaire* un journal qui soit l'héritier du *Libertaire* classique, journal d'organisation, journal de militants, et des *Temps nouveaux* de Jean Grave, journal de culture ouvert à tous les esprits libres. Et ce projet va prendre corps. Tant par sa présentation que par sa diversité, ce journal fut une réussite, probablement une des meilleures dont la presse libertaire puisse se réclamer.

En feuilletant la collection, on s'aperçoit qu'aucun de nos journaux ne fut si riche en collaborations prestigieuses. On y relève les noms d'André Breton, d'Albert Camus, de Léo Ferré, de Chavance, d'André Prudhommeaux, d'Alexis Danan, etc. Nous lui avons donné une facture moderne. A Berthier fut attribué un billet, à Bontemps un feuilleton en bas de page. Je fus chargé de la dernière page du journal, la page magazine. Le corps du journal fut constitué par des articles venus de provinces et forcément en retard sur l'actualité. Cette actualité sera traitée en première page par Maurice Laisant, Maurice Fayolle, Maurice Joyeux, ce qui fit dire aux mauvaises langues que le journal était devenu celui des trois Maurice. Vincey en fut l'administrateur, aidé par Devriendt, et, après quelques tâtonnements, Suzy Chevet en devint le maître d'oeuvre. Depuis toujours, le journal se faisait à l'imprimerie du Croissant, en face du café où, en 1914, fut assassiné Jean Jaurès. Nous y avons nos habitudes, et les ouvriers, qui étaient tous d'esprit libertaire, considéraient le journal comme le leur, ce qui ne fut pas sans nous poser parfois des problèmes.

Le premier numéro dessine bien ce que sera *Le Monde libertaire*. A côté d'un article d'Alexandre Hébert, qui rappelle le souvenir de Fernand Pelloutier, on trouve un texte sur les femmes de la vieille militante socialiste Marianne Rauze, un autre d'un jeune écrivain: Georges Arnauld, une chronique du cinéma de Marcel Lapiere et une évocation du vieux Paris d'un autre écrivain: Jacques Younet, avec naturellement toute une série de papiers sur la vie économique et sociale du pays.

Très rapidement, *Le Monde libertaire* va prendre la place du *Libertaire* qui est la sienne, et il frisera

(4) Lire la collection du *Libertaire* de la Bibliothèque nationale et dans la revue *La Rue* une suite d'articles: une page d'histoire de Maurice Joyeux.

les 2.000 abonnés avec une vente entre 6.000 et 8.000 exemplaires. Il est vrai qu'il est mensuel, ce qui permet de mesurer le tort que nous a causé la scission!

C'est dans le numéro de novembre 1955 que *Le Monde libertaire* publiera ce texte important d'Albert Camus: «*L'Espagne et le Donquichottisme*» dans lequel le grand écrivain écrit: «*Alors peut-être en ce jour où, selon le mot bouleversant du Quichotte, "la bêche et la houe s'accorderont avec l'errante chevalerie", les persécutés et les exilés seront enfin réunis et le songe hagard et fiévreux de la vie transfiguré dans cette réalité dernière que Cervantès et son peuple ont inventée et nous ont léguée pour que nous la défendions inépuisablement, jusqu'à ce que l'histoire et les hommes se décident à la reconnaître et à la saluer*».

Le journal, qui fait sa manchette sur l'insurrection hongroise, consacre la dernière page de son numéro de décembre 1956 aux arts et à la culture de ce peuple assassiné par le bolchévisme. Une page qui fait honneur à notre journal.

Mais en France, la situation se tend. Le gouvernement Mendès-France est renversé, la guerre d'Algérie va s'intensifier, et Maurice Fayolle va commencer cette brillante série d'articles contre le colonialisme français et contre le nationalisme algérien, ce qui va situer notre journal sur un terrain révolutionnaire intransigeant. Nous serons contre la guerre d'Algérie, pour la paix, mais également contre l'illusion nationaliste qui conduira l'Algérie à changer de maîtres, mais à conserver des maîtres. Et nous serons les seuls. Maurice Fayolle proclame: «*Nous condamnons la guerre d'Algérie, non parce qu'elle est la guerre d'Algérie, mais parce qu'elle est la guerre. Nous condamnons le massacre du jeune Français et du misérable fellah, criminellement jetés face à face par les bardes pantouflards de Paris et du Caire*».

A propos du coup d'Etat de De Gaulle, suite logique de l'insurrection du 9 mai 1958, Maurice Laisant écrit: «*Pour la sauver (la République), pour réduire au silence les Massu et les Salan, il suffirait de proclamer la démobilisation de tous les soldats..., il suffirait de coffrer Soustelle, Lacoste, Max Lejeune et quelques autres: les prisons ont embastillé assez d'innocents pour encabaner quelques authentiques fripouilles*». On ne saurait mieux dire. Mais le plus amusant peut-être, c'est ce titre de Maurice Fayolle, en octobre, alors que de Gaulle vient de prononcer son fameux : «je vous ai compris»: «*Qui de Gaulle trahira-t-il ?*». De Gaulle trahira tout le monde, ce que seul *Le Monde libertaire* prédira à cette époque où le citoyen français lui remettait tous les pouvoirs.

Mais la guerre d'Algérie se prolonge et *Le Monde libertaire* continue sa campagne contre « tous les nationalismes » sans négliger les autres problèmes. Marcel Caballero dénonce en première page les magouilles des syndicats qui tripotent les œuvres sociales chez Renault. C'est en octobre 1960 que F. Gomez Pelaez salue la réunification de la C.N.T. espagnole et trace les perspectives que cet acte ouvre pour la libération d'un peuple dans les fers depuis 1939. C'est à cette époque que je dénonce déjà le «régime des ordonnances». Nous ne sommes pas les seuls, le Parti socialiste aussi! «*Pourquoi tu tousse?*», disait Fernand Raynaud à peu près à la même époque! Naturellement, *Le Monde libertaire* relatera le soir tragique de la révolte des généraux et la part que prendra la *Fédération anarchiste* au rassemblement de la gauche révolutionnaire.

Dans les années qui vont suivre, les événements vont se précipiter, et à la fin août 1962, *Le Monde Libertaire* fait sa manchette et consacre sa première page à la grève de la faim de Lecoin, qui finira par arracher le statut des objecteurs de conscience. Puis le journal pose très nettement le problème de Cuba et de Castro qui empoisonne nos milieux. Entre-temps, le journal a fait sa toilette et a habillé sa présentation au goût du jour dans un format à la mode. Les discussions sur ce rajeunissement, qui est celui de la presse française mais qui ne satisfera pas tout le monde, durent encore! Cependant, cette nouvelle présentation permettra à l'équipe qui fait le journal de construire dans ses pages centrales des études compactes sur la Révolution russe, la Révolution espagnole, la Commune de Paris, mais aussi sur la littérature, le théâtre, la société et, bien sûr, l'Anarchie, et de dégager la dernière page réservée aux articles doctrinaux.

L'Espagne, où Franco fait garroter des anarchistes; la France, avec une grève des mineurs où l'un d'entre nous _ Emile Menu, délégué mineur - joue un rôle important, font la première page du journal. Mais un autre phénomène va bientôt accaparer les colonnes de la presse.

La guerre d'Algérie a dressé une jeunesse ouvrière et intellectuelle contre les partis politiques. Dans les lycées et les collèges, la fièvre monte. Les jeunes, et en particulier ceux embrigadés dans les organisations de jeunesse. Et nous voyons pointer au nord de l'Europe ce que seront les hippies, puis les provos qui vont alimenter la révolte de la jeunesse. Certains d'entre eux puisent dans le florilège libertaire un certain nombre d'idées qui leur donnent une couleur anarchiste. Naturellement, ce phénomène n'échappera pas à la rédaction du *Monde libertaire*, et, à la première page du numéro de mars, nous voyons les jeunes de la *Fédération anarchiste* au Quartier latin puis, quelque temps plus tard, nous les voyons protéger la permanence des étudiants communistes menacée par les gros durs du Parti. Jean-Louis Gérard signe un texte : «*Salut les provos*» dans lequel il écrit: «*En fait, comme les beatniks, les provos ont présenté des candidats aux élections municipales en Hollande. Et non seulement ils ont participé aux élections, mais encore l'un d'eux, Bernard de Vries, a obtenu un siège à Amsterdam*». On voit bien toute la confusion de cette jeunesse qui attrape dans toutes les idéologies qui se présentent à sa portée ce qui lui convient le mieux. Et un peu plus tard, *Le Monde libertaire* ne manquera pas de dénoncer ce confusionnisme aberrant. Il faut aussi signaler en novembre 1966 une première page superbe consacrée à André Breton qui vient de mourir avec cette carte postale: «*André Breton est mort, Aragon est vivant. C'est un double malheur pour la pensée honnête*». Enfin, c'est Daniel Guérin qui traitera pour nous l'affaire Ben Barka: «*Parmi les services français truffés d'agents marocains et américains (Roger Frey, le premier, est l'ami personnel d'Oufkir comme l'est Antoine Lopez), les uns sont tout simplement aveugles, les autres jouent les aveugles*». Pour ma part, sous le titre: «*On a perdu un cardinal*», je relaterai l'enlèvement à Rome d'un Monsignore par les jeunes libertaires espagnols.

Mais la situation se tend de plus en plus entre la jeunesse et le monde des adultes. Des politiciens trotskystes, à travers leur journal *Socialisme et Barbarie* et des intellectuels à la recherche d'un job politique dans leur revue *L'Internationale situationniste* nous prennent violemment à partie. Dans le numéro de notre journal de janvier 1967, un vieil ami à moi, qui signe «*Le Père Peinard*», répondra rudement à ces personnages de la comédie politique: «*Depuis un siècle, notre mouvement a usé bien des groupes de ces intellectuels qui, à vingt ans, descendent (symboliquement) dans la rue, et, à quarante ans, parcourent l'usine (effectivement) le fouet à la main. Il en usera bien d'autres*».

Cette mise au point fera du bruit dans nos milieux et obligera notre journal à s'engager sérieusement dans les années à venir sur le problème de «la révolte des étudiants». Comme pour l'Algérie, la rédaction du journal traitera ce problème avec un mépris absolu des «modes», jetant sur ces événements un regard objectif, non pas à partir des fantasmes d'une jeunesse turbulente, mais à partir de l'anarchie qui repousse à la fois l'Etat, la propriété et l'autorité, ce qui fera faire la grimace à certains de ces bas bleus.

Parmi les signatures nouvelles qui maintenant émaillent *Le Monde libertaire*, on revoit celle d'un vieux militant individualiste, compagnon d'Armand, Ixigrec, dont le texte qui s'étend sur les deux pages du milieu est barré par un titre flamboyant: «*L'individualisme, creuset des mondes futurs*».

Mais la situation se tend. La *Fédération anarchiste* sera à la tête de l'immense manifestation qui, de la gare du Nord, déferlera vers Denfert-Rochereau. Elle va occuper toute une aile de la Sorbonne pendant un mois. Le numéro du *Monde libertaire* de juin 1968 étant supprimé à cause des grèves, nous sortirons un numéro clandestin où, dans l'éditorial, il est écrit: «*Mais pas plus que les occupations d'usine, la kermesse de la Sorbonne n'est une fin en soi. Détruire est une négation et l'anarchie est le seul espoir de l'humanité. Il faut détruire l'Etat et construire le lien fédératif de coordination. Il faut détruire le capitalisme, mais il faut construire la gestion ouvrière...* ». Le numéro de juillet, superbement illustré, relate des événements de ces journées colorées. Celui de septembre fait le compte rendu de la réunion internationale de Carrare où fut fondée l'*Internationale des Fédérations anarchistes*. Numéro précieux par sa présentation et son caractère historique.

C'est dans cette époque exaltante que nous publierons un texte excellent de Ferré: «*L'introduction à l'Anarchie*».

Ce journal des années 70 est un journal bien mis en page, illustré de nombreuses photos. Sa parution mensuelle permet de soigner les textes et de se livrer à de nombreuses recherches. Des noms nouveaux sont apparus, ceux de Roland Bosdeveix, de Paul Chauvet, de Paul Chenard, de Paul Mauget, etc. Le *Monde libertaire* de janvier consacre une première page à l'assassinat de Pinelli par la flicaille italienne.

Toute la presse crie haro sur les anarchistes accusés de terrorisme. *Le Monde libertaire* organisera alors, avec un camarade italien, une conférence de presse dont le numéro de février 1970 rend compte. Dans mon intervention, je disais: «*Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'ajouter grand-chose à l'exposé de notre camarade Maurice Laisant. Je voudrais simplement souligner que les renseignements que je possède et qui coulent de source me permettent de dire que Pietro Valpreda a été victime d'une machination policière*». Jugement que l'histoire confirmera!

Toute cette période de l'histoire sociale et politique de notre pays laissera des traces profondes dans le comportement des hommes, et *Le Monde libertaire* ne pouvait pas ne pas être influencé comme les autres organes de presse par la révolution morale profonde qui s'accomplissait sous ses yeux. Le vocabulaire change, le style aussi; pas toujours dans un sens positif d'ailleurs. Nous ne faisons pas le meilleur journal de notre histoire. Les articles sont souvent longs et à la fois légers, sans contenir la documentation nécessaire. La mise en page se ressent du laisser-aller général. Période qui sera courte, avec cet à-peu-près des périodes de transition! Les «héros» des journées de Mai 68 qui commencent à prendre du ventre sont fatigués et l'expression écrite ou orale n'y gagne pas.

Pourtant, en 1971, la rédaction du *Monde libertaire* sortira un numéro spécial sur la Commune. On y trouve la signature de Maurice Dommanget, de P.-V. Berthier, de Bernard Salmon, de Jeanne Humbert au côté des rédacteurs habituels. Numéro de qualité dont la première page reproduit la proclamation de l'Association internationale des travailleurs, invitant la population à voter pour élire la Commune de Paris. Le bandeau qui boucle la page mérite d'être rappelé: «*Notre pays est partout où on vit libre*».

Le calme est revenu. Sous le règne de Giscard d'Estaing, *Le Monde libertaire* va refaire ses premières pages avec les grands thèmes doctrinaux et, en particulier, l'antimilitarisme. Dans le numéro de janvier 1976, je titre mon article: «*Crosse en l'air et rompons les rangs*», ce qui naturellement nous met en droite ligne dans le sillage des Libertaire de l'affaire Dreyfus.

Maintenant, nous ne faisons plus de pages centrales, nous faisons des «dossiers». C'est plus noble et plus dans le vent. Celui que signe Hervé Trinquier dans le journal de janvier, et qui confronte Marx à Proudhon, nous prouve que les jeunes militants fréquentent la littérature anarchiste. D'ailleurs, la même année, le numéro de juillet sur l'anarchie est une réussite. Ce «dossier» contient une excellente étude sur les collectivisations en Espagne d'Augustin Souchy, et dans son article: «*Qu'est-ce que l'anarchie?*» Maurice Laisant répond: «*Un système gestionnaire à structures fédéralistes ayant libéré l'homme économiquement; une même gestion et un même fédéralisme le libéreraient politiquement par une responsabilité individuelle...*».

Ce n'est qu'en 1977 que *Le Monde libertaire* redevient hebdomadaire, 28 ans après la disparition du Libertaire! Il est des aventures qui coûtent cher, il faut s'en souvenir! J'écris dans l'éditorial: «*Voici le premier numéro du Monde libertaire hebdo. Enfin, serions-nous tentés de nous écrier, ce Monde libertaire a une histoire. L'histoire de la patience, de la volonté, de la confiance. Une histoire d'amour*». Un certain nombre de mauvais esprits nous prédirent les pires ennuis et ils se tromperont! Notre journal est hebdomadaire depuis sept ans. Il a quitté son siège folklorique de la rue Ternaux, où il a abrité sa misère pendant 25 ans, pour s'installer confortablement rue Amelot. Les débuts de l'hebdomadaire furent difficiles et il faudra attendre 1982 pour s'étendre enfin sur douze pages, après avoir fait sa toilette une nouvelle fois pour se présenter dans le peloton de tête de la presse. Dans ses colonnes, des noms disparaissent, d'autres apparaissent qui assureront la relève. Parmi eux: Floréal, Thyde Rosell, Sauvage, Raynaud, Agry, etc. La mort de Franco et la reconstitution de la C.N.T. espagnole feront la première page du *Monde libertaire* hebdo. Dans le numéro du 16 février 1978, le journal publie une étude remarquable des camarades du groupe Proudhon de Besançon sur Lip. La parution hebdomadaire va permettre de suivre de plus près l'actualité nationale et également l'actualité internationale. Ainsi, *Le Monde libertaire* consacrera une double page à la réunion de l'*Internationale des Fédérations anarchistes* à Carrare en Italie.

L'histoire de ces dernières années est parfaitement reflétée par *Le Monde libertaire*, témoin sans indulgence d'une société qui n'en finit pas de crever. Le journal améliore sans cesse ses moyens d'information et de diffusion. Il sera à l'écoute des affrontements en Afrique du Nord comme au Moyen-Orient où les deux grands impérialismes s'affrontent dans une lutte inexpiable. La Pologne, l'Espagne,

la Grèce, autant de sujets qui alimenteront les pages internationales de l'hebdomadaire. Thyde et Colette, dans un dossier que publie le journal sur l'avortement, préciseront: «*L'avortement libre et gratuit, mot d'ordre facile, passe, sous peine d'être éventé, par une transformation radicale de la société*».

Mais pour faire face à tous les problèmes qui le sollicitent, le journal de la *Fédération anarchiste* doit constamment améliorer sa facture, car chacun a bien conscience qu'il est le meilleur instrument de propagande, d'information et de diffusion du projet anarchiste. C'est la raison pour laquelle il vient une nouvelle fois de se refaire une beauté.

Naturellement, *Le Monde libertaire* sera toujours ce journal indispensable au militant avec sa page d'annonces, réservée aux groupes, ses placards publicitaires pour la librairie, pour les réunions, pour les informations de l'administration ou des secrétariats de la Fédération anarchiste, ses bouts de textes qui singularisent le journal militant. Mais aujourd'hui, avec ses douze pages qui permettent de donner de l'air aux articles, sa présentation améliorée, la diversité des textes qui s'efforcent de toucher toute la vie politique, artistique et littéraire du pays, avec une *Radio libertaire* libre, nécessaire complément de l'information parlée à l'information écrite par tous ceux qui veulent vivre dans leur temps, *Le Monde libertaire* est devenu un journal indispensable à tous ceux qui veulent suivre les évolutions politiques et sociales du pays. Fils naturel du *Libertaire* de Joseph Déjacque, du *Libertaire* de Sébastien Faure et de Louise Michel, du *Libertaire* des avant-guerres et des après-guerres, *Le Monde libertaire*, dernier rejeton d'une presse anarchiste et révolutionnaire dont les grands moments furent l'affaire Dreyfus, la lutte contre la guerre, la lutte pour l'indépendance syndicale, la lutte pour l'autogestion, la lutte pour la grève gestionnaire, la lutte contre l'Etat sous toutes ses formes, la lutte pour le fédéralisme, est, comme ses devanciers, à la disposition des hommes qui veulent demeurer libres. Et il le restera!

Maurice Joyeux
Directeur-gérant du "Monde libertaire"